

## AU FESTIVAL DE PRAGUE

IL fait bon vivre où Mozart a vécu. On dirait qu'un peu de sa grandeur et de sa grâce reste attaché aux lieux où s'est posé son vol aventurier. On respire à Prague un air de facilité et de fantaisie qui est proprement un charme.

Les mélomanes pragois prennent avec le temps des libertés délicieuses. Ils en usent si cavalièrement, que nous avons vécu quelques jours auprès d'eux d'une vie factice où les paradoxes du rêve s'unissaient aux prestiges de la féerie. Nous avons eu une représentation théâtrale à onze heures et demie du matin, suivie d'un déjeuner à trois heures après-midi où les cristaux de Bohême scintillaient à



M. Walther STRARAM, par Fernand Ochsé.

la clarté des bougies. Nous avons dîné à l'heure où l'on soupe, dormi à l'heure où tout travaille, gonflé de musique les instants qu'on a coutume de donner au silence. Atmosphère artificielle et fiévreuse où les sens et la raison baignent dans une ivresse lucide.

Ajoutez à cela la diversité des musiques, le conflit des esthétiques et la confusion des langues dans cette tour de Babel que fut, pour quelques jours, le Smetana Dum, immense édifice où le plus extraordinaire lacs de couloirs mène à des bureaux, à des salons, à des brasseries, à des salles de concert petites et grandes.

Là, dans le brouhaha que composent

le tic-tac des machines à écrire, le choc des soucoupes et l'écho menaçant des symphonies qu'on répète à longueur de journées, les délégués de la Société Internationale conversent, dans la mesure du possible, remplaçant par un sourire le mot dont ils ne trouvent pas l'équivalent dans la langue de leurs interlocuteurs. Un musicographe tchèque, auprès de moi, interroge en anglais un compositeur italien. C'est l'allemand qui domine toutefois, et l'on ne reste pas cinq minutes sans entendre le mot *Stimmung*, vocable mystérieux, élastique au demeurant, qui ouvre avec docilité les portes de l'esthétique.

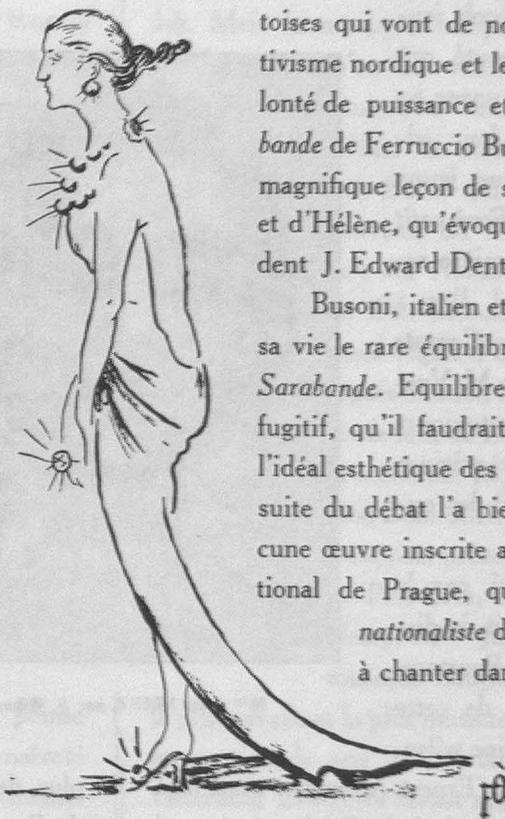
Les délégués tchèques, nos aimables hôtes, s'empres- sent dans les couloirs. Les chefs d'orchestre attendent leur tour de répéter avec une impatience qui trahit déjà leur ardeur pour les causes qu'ils vont défendre. Voici Adrian C. Boult esq., sec et flexible ; Alfredo Casella dont la froideur n'est que feintise et dont les yeux amusés démentent la lèvre dégoûtée. Voici le robuste Vaclav Talich, chef impérial de la Philharmonie tchèque et voici, goguenard et fluet, M. Erich Kleiber, *general-musikdirektor* de l'Opéra de Berlin. Celui-ci a du vif-argent dans les veines. Toujours en rumeur, il brandit pour l'instant une partition qui ne mesure guère moins d'un mètre dans le sens de la hauteur, inquiet de la façon dont elle tiendra sur son pupitre. Il consulte sa montre — instrument dérisoire en ces lieux où l'on badine avec le temps — et disparaît, sarcastique, dans l'ombre des couloirs.

Mais voici, crinière au vent, Walther Straram, qui res-

semble à un coursier d'Arabie. Sa moue s'allonge, sardonique, une flamme s'allume aux verres de son lorgnon. Une porte poussée, nous pénétrons dans la grande salle où se prépare, sans fièvre, le premier concert du festival. Préludant aux joutes courtoises qui vont de nouveau mettre aux prises le subjectivisme nordique et le sensualisme méditerranéen, la volonté de puissance et la volonté de perfection, la *Sarabande* de Ferruccio Busoni nous donne pour le début une magnifique leçon de sérénité. C'est ici l'union de Faust et d'Hélène, qu'évoquait hier tout à propos notre Président J. Edward Dent.

Busoni, italien et allemand, ne trouva qu'à la fin de sa vie le rare équilibre que nous admirons dans sa belle *Sarabande*. Équilibre instable au demeurant. Équilibre fugitif, qu'il faudrait bien se garder de prendre pour l'idéal esthétique des musiciens d'aujourd'hui, comme la suite du débat l'a bien montré ; n'y ayant presque aucune œuvre inscrite au programme du Festival international de Prague, qui n'atteste l'esprit curieusement *nationaliste* de son auteur. Chacun s'applique ici à chanter dans la langue de son pays — parfois de sa province. Nous avons vu l'École autrichienne, et la hongroise, naguère mêlées à l'École allemande, secouer le joug de Mahler et de Brahms et s'ef-

forcer de dégager plus nettement leurs caractères ethniques. Nous avons vu les Italiens s'arracher aux séductions françaises comme à l'influence russe. Il n'y a pas jusqu'à l'Anglais Vaughan Wil-



M<sup>me</sup> Ganna WALSKA. par Fernand Ochsé.

liams qui n'affirme à sa manière son particularisme anglais en s'éloignant davantage encore de son maître Maurice Ravel.

Les musiciens tchèques, qui n'avaient d'abord échappé à la domination allemande qu'en cédant aux prestiges — non moins redoutables pour eux — de notre école jan-séniste, reconnaissent enfin la beauté qu'il leur crevait les yeux et rendent hommage au génie spécifiquement tchèque de leur admirable doyen Leos Janacek, plus jeune que les plus jeunes, et de qui le *Rusé petit Renard* a triomphé lors de sa première représentation sur le théâtre National. Il y a aussi de poignantes beautés dans la *Cantate sur les dernières choses de l'homme* de M. Vycpalek, musicien attachant et inégal ; toujours excellent quand il se souvient de ses origines slaves, toujours décevant quand il les oublie.

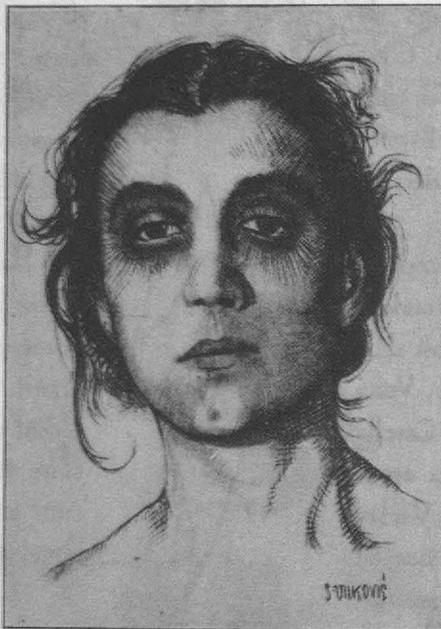
Les nations réclament donc ici, par la voix de leurs compositeurs, le droit de disposer musicalement d'elles-mêmes. Pourtant, et malgré la disparate qui résulte de cette intransigeante application du principe wilsonien, une tendance se précise ici, qu'Ernest Ansermet avait déjà remarquée, il y a deux ans, au festival de Salzbourg, et qui paraît aujourd'hui commune aux meilleurs champions élus par la S. I. M. C. Je veux dire une recherche de l'objectivité, une poursuite tantôt gracieusement naïve, tantôt désespérée du fait purement musical. Les jeunes Allemands, par exemple, qui

n'ont jamais subi l'influence française et que nous voyons ordinairement plus éloignés de Stravinsky que de Schönberg, cèdent à leur tour à cet idéal de musique absolue. Les meilleurs d'entre eux — en l'occurrence Ernest Krenek et Heinrich Kaminski — rom-

pent délibérément avec la tradition allemande de la musique considérée comme un moyen d'expression. Ils abandonnent sans pitié leur compatriote Fidelio Finke dans la forêt de *Tristan*. Ils dénouent la ronde macabre que mène le nécromant Arnold Schönberg. Cette musique absolue, cette musique chimiquement pure qu'un Stravinsky découvre dans le concret, Krenek et Kaminski tentent, chacun à sa manière, de la dégager de l'abstrait. Il en résulte un art assez déconcertant pour l'auditeur français ; un art qui, délivré du sentiment, se libère aussi de la sensation et se résout à la fin en figures qui ne sont harmonieuses que sur le papier, en logoglyphes que l'oreille déchiffre mal. Cette esthétique paradoxale, dérivée de Reger, est le fait des seuls allemands. L'autrichien Ernest Toch apporte et conserve, à Mannheim,

plus de sensualité et beaucoup plus de finesse. A distance égale de Stravinsky et de Schönberg, il machine son petit orchestre avec une plaisante audace.

L'École hongroise, représentée à Prague par Bela Bartok et son délicieux disciple, le tout jeune Giorgy Kosa, emprunte à la source populaire les éléments d'une musique nerveuse et raffinée.



M<sup>me</sup> Julia NESSY, par S. Wikovic.

ADOLF  
WEISMANN

Il serait superflu d'épiloguer ici sur les tendances de l'École française et sur Milhaud, dignement représenté par son excellent *Protée*.

Mais le triomphateur du tournoi est à nos yeux le benjamin des joueurs, M. Vittorio Rieti, compositeur romain qui n'a pas vingt-sept ans d'âge et qui n'en avait pas vingt-cinq lorsqu'il termina l'*Arca di Noe*. Une suite tirée de ce ballet, jouée au

Festival sous l'affectueuse direction de Casella, a été aux nues sans pourtant prétendre au sublime. Musique qui cherche avant tout le plaisir de l'oreille et qui atteint son but avec une claire intelligence et une extraordinaire simplicité de moyens. Musique tout animée par l'esprit de farce italien ; sans cœur parfois, jamais sans verve ni sans esprit, et dont l'experte vivacité, également ennemie du subtil et du trivial, évoque en quelques traits francs et nets les sites auriculaires les plus majestueux avec une pointe

d'ironie cocasse et je ne sais quelle naïveté qui ne se moque pas toujours elle-même. Quelque chose de Rossini revit dans l'art désinvolte et sensuel de M. Rieti. Je voudrais trouver un plus bel éloge.

Entre les séances du Festival international, on nous a gavés, à Prague, de con-

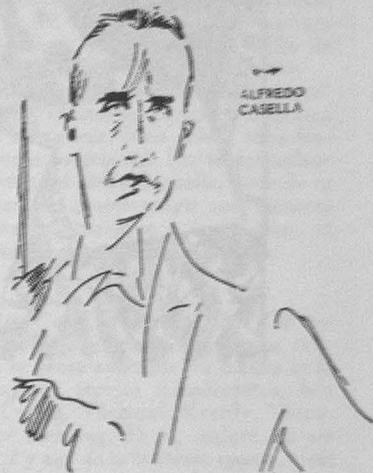
PAUL  
STEFANLEOS  
JANACEK

certs, de conférences et de représentations. La musique tchèque y fut à l'honneur en les personnes de Janacek et de Vycpalek. Mais la musique française n'y fut point, il s'en faut, oubliée. Le théâtre allemand a monté *Ariane* et *Barbe-bleue*. Le théâtre

des Etats, qui se souvient du Mozart des *Nozze* et de *Don Giovanni*, nous régala d'une représentation du *Socrate*, d'Erik Satie et du *Bœuf sur le toit*, de Darius Milhaud, curieusement mis à la scène par M. le professeur Pujman, et le *Smetana Dum* offrit par deux fois l'hospitalité à l'École française, présentée en liberté, par le docteur Henry Prunières, avec l'aide de M<sup>mes</sup> Lubinova et Nussy. M<sup>me</sup> Julia Nussy, pour qui la langue ni la musique françaises n'ont aucun secret, mit la voix

la plus souple et la plus musicienne du monde au service de nos jeunes, tandis que M<sup>me</sup> Germaine Lubinova faisait applaudir par les Pragois enthousiastes ces mêmes mélodies de Fauré et de Debussy, qu'une inexcusable modestie empêche M<sup>me</sup> Germaine Lubin de chanter devant ses compatriotes.

ROLAND-MANUEL.

ALFREDO  
CASSELLAERICH  
KLEIBER